

Sur un promontoire valaisan

par Pierre Grellet

Etagés sur leur éperon rocheux, les mayens de Volovron dominant de haut la partie supérieure du Val d'Hérens. Du village d'Eison, on atteint ce belvédère alpestre par un sentier qui prend en écharpe, à travers les mélèzes, le flanc oriental de la vallée. Le paysage est vert et blanc, comme l'écusson vaudois. Le vert se ponctue des cubes bruns des maisons d'Evolène et vient expirer au pied des dents de Veisivi, où, en ce printemps tardif, s'ouvre le royaume du blanc. Encadrés de parois givrées, les glaciers superposent leurs cassures d'où s'élève, immaculé, le dôme ennuagé de la Tête Blanche.

Cent soixante et quelques promeneurs picniquaient l'autre dimanche à la manière de Töpffer, sur ce promontoire. L'auteur des voyages en zig-zag a un continuateur pour excursionnistes pédestres de tous les âges de la vie, en la personne de M. l'abbé Mariétan, qui printemps, été et automne, conduit sa troupe sur les sentiers valaisans. Il y a les vieux habitués, plus qu'octogénaires, qui arpentent encore d'un pied solide, les chemins caillouteux de la montagne ; il y a les jeunes néophytes qui font leur première communion avec la nature sauvage. Les costumes en moins, le tableau ne différerait pas beaucoup de ces desins si vivants dont le fameux magister genevois illustra ses pages.

Le bruit de sabots ferrés frappant les pierres blanches du sentier dévalant sur Evolène, l'apparition d'une femme de la vallée, portant l'adorable costume rouge et noir auquel les Evolénardes restent si loyales, celle du chef de ce petit convoi, vêtu de gros drap brun, tissé de la laine de ses moutons, n'avaient rien pour déparer le charme du moment.

Le mulet portait dans ses couffins des bouteilles dont le vin faisait beaucoup plus d'étoiles que celles qui figurent dans le blason valaisan.

L'Evolénard était vêtu de gros drap brun, tissé de la laine de ses moutons. Cette étoffe se raréfie, nous dit-il, parce que le mouton disparaît des vallées alpestres. Pourtant, il s'élevait à peu de frais. Les jours d'écurie étaient rares. Les troupeaux pâturaient même en hiver sur les maigres herbages qui croissent entre les roches sur les pentes exposées au soleil. Le tourisme, puis les grands travaux d'électrification ont modifié la vie économique. D'autres occupations que les agriculteurs intéressent les autochtones. Les métiers à tisser sont désertés, de sorte que la laine, même achetée ailleurs, ne se travaille plus. Sur les petites terrasses où se cultivent légumes et grains, on voit des terres en friche.

Le village est sorti de son long isolement, auquel il doit tant de ses particularismes. Pendant des siècles, il vécut de sa vie propre. Contrairement aux Anniviards, voués au nomadisme à cause de leurs terres et de leurs vignes des environs de Sierre, les gens d'Evolène, ne possédant d'autres biens que leurs alpages, étaient confinés dans leur vallée, ne descendant à Sion que pour les foires annuelles. Aujourd'hui, leur route est sillonnée de voitures, mais leurs maisons de pierre et de bois, hautes comme de petits gratte-ciel, occupent encore leurs emplacements séculaires des deux côtés de la route, élargie toutefois par la destruction de celles qui empiétaient sur elle.

Le village au nom si mélodieux en était encore à sa vie cénobitique quand Töpffer et sa joyeuse troupe y firent leur entrée par un soir pluvieux de l'été 1843. Toute la population, groupée des deux côtés de la ruelle bourbeuse, les accueillirent comme des espèces d'exotiques, venus tout exprès pour honorer la contrée de leur présence. Ils y étaient cependant attendus. Sous la présidence de son chef, du nom de Favre, le conseil s'était occupé d'hospitaliser ces visiteurs dans ce que le bon pédagogue appelle leurs huttes embraminées. Partout de bons feux de mélèze séchaient les excursionnistes. Ceux-ci se croyaient revenus à l'âge d'or. Dans tous les foyers, on mangeait du petit salé, arrosé de rouge d'Ardon et de muscat de Sierre. Appelé par le conseil à faire choix entre ces deux crus, M. Töpffer, après les avoir dégustés avec recueillement, s'était déclaré dans l'impossibilité d'opter entre des vins aussi égaux en excellence.

Le festin apprêté, le conseil tout entier en vint surveiller l'ordonnance. Il était éclairé par quatre cierges sur des chandeliers avec une paire de mouchettes de luxe. Ces luminaires projetaient leurs lueurs sur deux chaudières de potage au lait, un grand jambon, trônant parmi des choux, des omelettes, des pommes de terre frites, du fromage, des noisettes. Beaucoup mieux que le repas du rat des champs. Et tan-

dis que par détachements, conduits chacun par un magistrat, les rassa-siés gagnaient leurs différents logis, le fils Follonnier était expédié vers les chalets d'en haut pour y quérir le beurre du petit déjeuner du lendemain. Lorsque vint l'heure des comptes, les anciens s'étant formés en conseil secret, décrétèrent que la dépense s'élevait à deux francs par tête, tout compris, âtres, méléze, banquet et déjeuner.

La troupe de la *Murithienne* de l'abbé Mariétan fit à Evolène une entrée beaucoup moins remarquée, bien que le village fût encore vierge de touristes, mais non d'automobilistes. Au rez-de-chaussée des vieux chalets aux poutres sculptées, des bazars ouvrent leurs devantures, pleines de conserves et de souvenirs de la vallée. Le fourneau électrique cuit sans fumée les repas qui mijotaient dans les flammes du méléze ; le trop plein des restaurants se déverse sur les terrasses bordant la rue où les maisons de bois noirci par les ans alternent avec les maisons de pierre, décorées de fresques rustiques. Vieux décor animé par des acteurs qui s'efforcent de se mettre à la mode du jour. Seules les femmes de tout âge y mettent la note de leurs costumes. Puissent-elles savoir ce qu'ils sont beaux !

IGNACE MARIETAN : LA DISPARITION DES CHALETS DE TZAPEC.

Tzapec ! Les Anniviards et leurs amis connaissent seuls ce nom. En montant depuis la chapelle de St-Laurent, à Zinal, on pouvait voir là-haut dans la forêt, sur la rive gauche de la vallée, un îlot de gazon et un petit groupe de chalets sombres. C'était Tzapec, un mayen comme tant d'autres, mais tout seul sur ce versant à 1900 m. Depuis Zinal, le regard se portait souvent sur cette note humaine, la seule, au milieu des pentes rocheuses et maigrement boisées qui montent à l'assaut des immenses pâturages de Sorrebois et de Singline. On y passait parfois en allant à Sorrebois.

Il y avait là un chalet construit en 1764 et un autre en 1777. Leur physionomie n'avait pas changé, fixée dès le début par de très petites fenêtres (44 x 53 cm.) et par de très petites portes (celle de la cave n'avait que 64 x 95 cm.).